
L'encyclopédisme inactuel de Pascal Quignard. Lecture renaissante des "Petits traités"

Laurent Demanze



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6723>

DOI : [10.4000/studifrancesi.6723](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.6723)

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 68-76

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Laurent Demanze, « L'encyclopédisme inactuel de Pascal Quignard. Lecture renaissante des "Petits traités" », *Studi Francesi* [En ligne], 181 (LXI | I) | 2017, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6723> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.6723>



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

L'encyclopédisme inactuel de Pascal Quignard. Lecture renaissante des “Petits traités”

Abstract

Pascal Quignard develops his work against the totalizing ambition of encyclopaedism, by tracking the irrational and the wildness in the depths of our culture. However he is also reviving old forms of encyclopaedism, especially that of the Renaissance. This article attempts to analyze this inactuel approach in *Petits traités*.

J'ai placé un récent essai dans le prolongement des *Leçons américaines* d'Italo Calvino, lequel donnait à la littérature à venir une haute ambition: «nouer ensemble les divers savoirs, les divers codes, pour élaborer une vision du monde plurielle et complexe»¹. C'était sous le signe d'un encyclopédisme ouvert que je dessinais dans *Les fictions encyclopédiques* un parcours de la littérature du xx^e siècle. Le mouvement d'autonomisation de la littérature engagée à la fin du xviii^e siècle me semblait avoir fait long feu: la littérature s'était ressaisie d'une ambition cognitive. Mais une ambition paradoxale car il s'agit d'une encyclopédie impossible: si la littérature remet en connexion les savoirs, réajointe les champs dispersés des disciplines spécialisées, ou pour reprendre la belle formule de Roland Barthes «fait tourner les savoirs»², c'est pour l'essentiel un savoir du doute et de la perplexité, une connaissance du défaut et de la lacune, qui explore les limites de la rationalité et les zones d'ombre de l'esprit.

On aura reconnu là un portrait en creux de l'œuvre de Pascal Quignard, sa frénésie de connaissances, mais que l'on accumule moins par esprit d'exhaustivité que pour saper et contester toute prétention à connaître. Dans cette traversée du xx^e siècle, j'abordais cette œuvre de manière indirecte, car au lieu d'affronter son ambition encyclopédique, sa boulimie de lectures et sa gourmandise érudite, j'ai préféré la saisir obliquement à travers le geste du collectionneur. L'œuvre de Pascal Quignard obéit en effet à une dynamique lettrée qui collectionne des savoirs en marge et des silhouettes effacées. Ce goût pour les savoirs infâmes se déploie dans les *Petits traités*, qui ont fait de la saisie ponctuelle et de la forme brève leur mode de prédilection: mêlant spéculation et érudition du détail, horizon fictionnel et souci de l'attesté, ces traités tournent le dos au désir de système et à la totalisation des savoirs, pour privilégier la sidération de l'attaque et l'écriture fragmentaire. Dès les *Petits traités*, l'écrivain manifeste un goût pour la liste et l'énumération, pour la juxtaposition et la parataxe: théories contradictoires, bribes d'érudition et miettes de romans constituent ces textes à la manière d'une collection. L'entreprise de *Dernier royaume* fera même de la liste une forme privilégiée en composant ces volumes comme les fragments sans totalité d'un cabinet de curiosités. Et cette figure du collectionneur, Pascal Quignard lui donnera pleinement chair dans *Les escaliers de Chambord* à travers la silhouette d'Édouard Furfooz.

(1) I. CALVINO, *Multiplcité*, in *Leçons américaines*, repris dans *Défis aux labyrinthes*, t. II, Paris, Seuil, 2003 [1989], p. 95.

(2) R. BARTHES, *Leçon*, in *Œuvres complètes*, t. III, éd. É. Marty, Paris, Seuil, 1995, p. 805.

Ce goût de la collection va de pair avec une gourmandise de lectures, une théaurisation de vies brèves et de citations singulières. Cette profusion de savoirs ne se soumet pourtant pas à la recherche du vrai ni au désir d'instruire, car l'œuvre préfère se tenir dans le clair-obscur, contre les Lumières de la raison, pour reprendre une formule de Dominique Rabaté³. Refus du système et de la totalité, humiliation de la rationalité, contestation d'une fonction pédagogique de la littérature: l'œuvre s'élabore en rupture avec l'entreprise de Diderot et d'Alembert. Pourtant, note encore le critique, «Il y a quelque chose comme un encyclopédisme»⁴: c'est dans l'espace de cette approximation, de cette comparaison hésitante, que je voudrais m'aventurer, pour décadrer ou déplacer les *Petits traités* de Pascal Quignard et y lire un encyclopédisme inactuel à l'œuvre.

Formes du savoir et figures du savant: l'érudition contre l'encyclopédisme

Pour cela, je voudrais commencer par revenir sur les usages du savoir dans les *Petits traités*. Lettré, érudit, antiquaire, philologue: voilà les silhouettes que l'on a coutume de convoquer pour décrire les pratiques d'écriture d'un auteur qui se tient résolument à la charnière des champs et refuse les cloisonnements disciplinaires, en revendiquant la dimension cognitive de la littérature. Il faudrait travailler à distinguer ces pratiques et ces gestes dissemblables, qui s'incarnent singulièrement à travers les siècles, selon des modes d'émergence ou des archéologies à établir. Par glissements et contrepoints, jeu d'échos et d'oppositions, Pascal Quignard module tour à tour et tresse ensemble ces figures. Il y a évidemment du philologue dans la rigueur un peu tatillonne avec laquelle il corrige l'établissement erroné d'un texte⁵; de l'érudit, par la rareté un peu précieuse et l'extrême précision des connaissances sollicitées⁶; du lettré, par la constitution d'une archéologie ou d'une anthropologie du livre et de la lecture, qui assemble à mesure la communauté secrète d'écrivains en guise d'autoportrait diffracté; de l'antiquaire, dans le plaisir jaloux de la collection d'*exempla* et d'*ana*, souvent agencés en séries ou listes.

Si Pascal Quignard use diversement des savoirs et s'avance sous le masque de bien des figures savantes, tour à tour lettré, érudit, philologue, antiquaire, etc., ses usages obéissent néanmoins à quelques invariants: c'est une pratique sidérante, dissymétrique et syncopée du savoir. D'abord la puissance d'autorité du texte quignardien tient à l'extrême précision de la notation, ce que Michel Deguy a fortement analysé⁷: l'usage achronologique de la datation, la néologisation de la langue ancienne, la rareté du détail insolite et l'élan métaphysique qui s'y adosse produisent un effet de sidé-

(3) D. RABATÉ, *Pascal Quignard. Étude de l'œuvre*, Paris, Bordas, 2008, p. 35.

(4) *Ibid.*, p. 154.

(5) «Je relève en passant une erreur. Le *Bloch-Wartburg* donne à l'article Syphilis (page 619) un résumé fautif des vers de Jérôme Fracastor. Le *Bloch-Wartburg* omet le double rôle de Syphilus: cause du mal et victime expiatoire. Il disgraphie l'île d'Ophyre en "Ophise". Il méconnaît la scène sémantique violente qui a présidé à la création de ce terme. Enfin, il décrit un double procès de dérivation qui semble discutables»: P. QUIGNARD, *Petits traités II*, Paris, Gallimard, 1997, «Folio», pp. 518-519.

(6) «En 1927 sont parues à La Haye les Archives Néerlandaises de Phonétique Expérimentale qui forment le fond de mes lectures. J.J. Buytendijk, W. Einthoven, G. Grijus, W.E. Ringer, G. Van Rijnbeek et même H. Zwaardemaker y avaient collaboré. Le tome contient un article de Mademoiselle L. Kaiser – qui dirigeait alors la section phonétique du laboratoire de physiologie de l'université d'Amsterdam. Mademoiselle Kaiser avait tenté d'établir une nouvelle classification des sons produisant un certain effet entre individus de même espèce. Elle nommait ces espèces de sons des "sons de rapport"»: *ibid.*, p. 360.

(7) M. DEGUY, *L'écriture sidérante*, in *Pascal Quignard*, D. Lyotard (dir.), «Revue des Sciences Humaines» 260, 2000, pp. 217-235.

ration et de vertige. Se creuse là un écart entre l'écrivain et le lecteur, quelque chose comme une asymétrie où se noue une relation de fascination et d'assujettissement mêlés, écart qui tourne le dos aux usages pédagogiques ou didactiques des savoirs. C'est donc une pratique intensive plus qu'un agencement extensif, qui enchaînerait et organiserait les connaissances selon un système ordonné: le savoir vient faire brèche et saillie dans les modes de représentation, pour en contester l'homogénéité ou la continuité. L'écriture quignardienne de l'érudition, comme le notait justement Nathalie Piégay-Gros⁸, délie, syncope et rompt pour privilégier la rupture intempestive sans jamais former de chaîne de savoirs.

L'usage que Pascal Quignard fait des savoirs tourne en somme le dos à l'aventure encyclopédique des Lumières: telle était d'ailleurs la conclusion que proposait dans *Les récits indécidables* Bruno Blanckeman que je me permets de citer longuement.

Son érudition n'est plus vécue comme discours unitaire, sa culture comme curiosité prospective assurée de la cohérence de sa démarche, de la cohésion de ses représentations. Elle est démantelée et hétéroclite. [...] Cette atomisation du savoir s'inscrit à l'encontre d'une certaine tradition établie entre le Lettré et la culture, de la Renaissance à l'ère sartrienne, et qui génère entre autres le projet encyclopédique ou le statut plus récent de l'Intellectuel. Il n'est plus question de «rassembler les connaissances éparses sur terre, d'en exposer le système...», comme l'énonçait le préambule de l'*Encyclopédie*. En confrontant dans ses ouvrages les systèmes d'approche littéraires, philosophiques, scientifiques, Pascal Quignard témoigne de la désagrégation des représentations de l'être dans de multiples disciplines culturelles⁹.

Les savoirs ne font pas somme, mais se contestent ou se soustraient: ils obéissent à une logique de la confrontation plus que de l'articulation, de la rupture plus que de la liaison comme le montre le dispositif formel des *Petits traités*, lesquels privilégient brèves notations et vignettes.

Les traités de Pascal Quignard s'inscrivent en somme dans le conflit qui oppose érudition et encyclopédisme. Ils redonnent à la silhouette quelque peu désuète sinon anachronique de l'érudit quelque chose de son aura perdue. Cet antagonisme entre érudition et encyclopédisme est souvent saisi sur le mode d'une opposition temporelle: l'érudition est marquée d'un fort tropisme pour l'antérieur, d'un mystérieux magnétisme pour l'ancien et l'archaïque, alors que l'encyclopédisme du XVIII^e siècle est par le progressisme qui l'anime affaire de marche aventureuse vers l'avenir. Les hommes des Lumières s'émancipent du passé, entrent dans les premiers moments d'une modernité et tournent le dos à une érudition soupçonnée d'archaïsme et de conservatisme. L'érudition est alors vécue comme un enlèvement dans le fait attesté ou une folie de la note: «à l'éparpillement infini des faits les hommes des Lumières vont préférer l'empire des idées. L'érudition est assimilée alors à la passion du détail et opposée au goût de la spéculation»¹⁰. Comme on l'a souvent dit, une des forces critiques de l'œuvre de Pascal Quignard est précisément de contester cette narration progressiste sur laquelle s'est appuyé le projet moderne, sous ses mille formes: de l'encyclopédisme des Lumières aux esthétiques modernistes. Il y décèle une narration trompeuse et une fiction frauduleusement consolatrice qui homogénéise les scansion hasardeuses du temps, refoule les rémanences

(8) N. PIÉGAY-GROS, *L'érudition imaginaire*, Genève, Droz, 2009, pp. 180-188.

(9) B. BLANCKEMAN, *Les récits indécidables*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2000, «Perspectives», p. 189.

(10) N. PIÉGAY-GROS, *op. cit.*, p. 43.

archaïques et sacralise l'émergence de l'individualisme: par un renversement des valeurs, Pascal Quignard fait précisément de l'érudition le biais par lequel il s'agit de faire resurgir cet archaïque au sein des sociétés et de rompre avec l'illusion de la singularité individuelle. Et de faire sourdre en somme le rugueux et la rudesse qu'il y a derrière toute érudition¹¹.

Un encyclopédisme dissident

Et pourtant, malgré ce sourd antagonisme avec le projet encyclopédique, Pascal Quignard pouvait avouer dans *Dernier royaume*: «Ce que je suis en train d'écrire compte parmi les dernières pattes de mouche, à tomaison intermittente, d'une encyclopédie, elle-même à usage privé»¹². C'est là une revendication singulière, qui cultive l'anachronisme et l'inactualité: d'abord par la convocation d'une figure testimoniale ou crépusculaire à travers le motif du dernier, puisqu'il revisite une tradition qui s'éteint et revendique la désynchronie avec le temps présent; ensuite, par la revendication d'un usage subjectif et d'une expérimentation privative d'un savoir à vocation objective. Il y a là, je crois, un appel à des formes dissidentes et intempêtes, qui ressource le présent de la littérature à des pratiques enfouies de l'encyclopédisme. Car il est bien des pensées dissidentes et des formes singulières de l'encyclopédisme, que le projet des Lumières a sans doute dissimulées. C'est ce que je montrais dans *Les fictions encyclopédiques*: les écrivains contemporains construisent un encyclopédisme à rebours des Lumières, en convoquant des formes secrètes et des traditions marginales de l'encyclopédisme qui ont couru sous l'optimisme rationaliste du XVIII^e siècle. Je pense notamment à l'encyclopédisation de Novalis chez Jean-Christophe Bailly qui sollicite une attention vigilante à la dormance et à la dissémination des indices; au goût des cabinets de curiosités et au genre désuet des *forêts* à la manière de Francis Bacon chez Patrick Mauriès. Les auteurs contemporains sollicitent des encyclopédismes inactuels pour résister aux dérives techniques des sciences et revendiquer des pratiques anachroniques du savoir à rebours des illusions de totalité comme des séductions du système: ils congédient les écueils d'une rationalité étroite, en puisant dans les traditions occultées des outils contre une mathématisation du réel. Ces écrivains détournent des protocoles cognitifs souvent inopérants pour en faire un espace d'expérimentation subjective et de mise à l'épreuve de soi¹³. Les *Petits traités* de Pascal Quignard obéissent, je crois, à la même stratégie en sollicitant les formes de l'encyclopédisme renaissant.

Formes de l'encyclopédisme renaissant

Cet encyclopédisme à rebours dans les *Petits traités* de Pascal Quignard, je le placerai donc volontiers sous le signe du «rond des sciences» pour parler comme Du Bellay. On sait le goût de l'écrivain pour tout ce qui s'enroule et s'encerclé, les

(11) Voir D. VIART, *Le moindre mot. Pascal Quignard et l'éthique de la minutie*, in D. Lyotard (dir.), *op. cit.*, p. 66.

(12) P. QUIGNARD, *Abîmes. Dernier royaume III*, Paris, Grasset, 2002, p. 226.

(13) Je me permets de renvoyer à mon essai: L. DEMANZE, *Les fictions encyclopédiques de Gustave Flaubert à Pierre Senegès*, Paris, José Corti, 2015, pp. 254-273.

toupies comme les trajets circulaires des saumons, les ritournelles de l'enfance et l'*Encyclie* de Guy Le Fèvre de La Boderie. C'est pour saisir l'espace de cette comparaison que j'emboîterai le pas aux travaux de Jean Céard, amateur de curiosités et d'insolite, de cornucopie et de joyusetés scientifiques à la Renaissance, pour décliner quelques points d'achoppement entre l'encyclopédisme renaissant et l'aventure de pensée menée par Pascal Quignard. J'en distinguerai volontiers cinq : un encyclopédisme du commentaire ; une démarche investigatrice ; l'unité des savoirs contre la totalisation ; la convergence contre l'enchaînement et enfin la teneur intime des savoirs sollicités.

L'encyclopédisme à la Renaissance, Jean Céard le montre, épouse les manières et les matières du commentaire : c'est dans le compagnonnage avec le texte d'autrui, pour mieux le lire et le saisir, que le savant renaissant rassemble autour de lui la panoplie variée des connaissances. C'est là à n'en pas douter une des caractéristiques essentielles de l'œuvre de Pascal Quignard qui a coutume de prendre son impulsion à partir d'une page lue, sans jamais séparer lecture et écriture qui vont de pair. L'écrivain, rappelle Dominique Rabaté, est entré en littérature sur le mode modeste de la lecture critique en proposant autour de Scève ou de Lycophron «des textes savants de véritable philologue qui cherche à restituer les nuances de l'original»¹⁴. Cette première strate de textes, qui donne lieu de 1969 à 1975 à quatre études critiques consacrées à Scève, Lycophron, Sacher-Masoch et Michel Deguy, se prolonge à n'en pas douter avec les *Petits traités* commencés en 1977, mais sur un mode à la fois plus ramassé et éclaté. Le critique souligne à raison que «c'est en commentant les autres qu'il forge ses outils, prenant discrètement place dans le champ de la littérature»¹⁵. Même si les traités ne prennent pas toujours la forme d'un texte critique suivi, ils empruntent souvent l'allure du commentaire, prenant appui sur une parole première citée avec une jubilation précieuse : Guy Le Fèvre de La Boderie, Littré, mais aussi Du Bellay ou Sei Shônagon sont entre autres l'occasion de traités construits sur le mode du contrepoint, en faisant alterner le texte commenté et le commentaire. L'écrivain établit par cette dynamique d'alternance et de relance une relation nouvelle au texte commenté : le texte cité est un biais pour construire sa pensée singulière, une médiation pour s'enfoncer plus avant dans la spéculation. Le commentaire délaisse parfois le souci d'exactitude philologique, l'ambition de définir le sens du texte ou de préciser la juste interprétation, pour accompagner le texte commenté vers un savoir inédit : c'est par exemple dans le traité XIV, le fragment intitulé «Sur une page d'Aristote, et une de Georges Bataille», où les textes commentés sont présents sur le mode de l'allusion, comme s'ils nourrissaient, mais en sourdine dans une dynamique invisible et de secrète affinité, la pensée qui s'élabore là. Se noue avec le texte commenté ou avec la page citée un mouvement d'accompagnement. Jean Céard le dit avec justesse, «le commentateur ne s'asservit pas plus à l'auteur qu'il ne le supplante ; il instaure avec lui une intimité qui est, non pas fusion, mais collaboration»¹⁶.

Deuxième point de tangence entre les *Petits traités* et l'encyclopédisme du commentaire à la Renaissance : il ne s'agit pas d'exposer un savoir mais de mettre en scène le mouvement d'une investigation. Il n'y a pas, je l'ai dit, dans les traités de Pascal Quignard, malgré leur profusion érudite et la somme de notations ponctuelles,

(14) D. RABATÉ, *op. cit.*, p. 14.

(15) *Ibid.*, pp. 15-16.

(16) J. CÉARD, *De l'encyclopédie au commentaire, du commentaire à l'encyclopédie : le temps de la Renaissance*, in *Tous les savoirs du monde : encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXI^e siècle*, R. Schaer (dir.), Paris, Flammarion, 1996, p. 165.

de souci pédagogique, ni de vulgarisation ordonnée: ces traités tournent le dos au désir d'élucidation pour produire du trouble et de l'aveuglement. Pourtant, le lecteur est constamment aux côtés de l'écrivain qui tâtonne et cherche, avance arguments et contre-arguments, élabore des thèses pour mieux les invalider, s'aventure dans le mouvement d'une réflexion spéculative, prenant appui sur une citation ou une étymologie pour produire un surcroît de pensée. Il faudrait analyser ici les formes d'inscription d'un "je" qui se constitue dans le mouvement même de sa recherche ou l'usage du présent, que l'on pourrait nommer présent d'investigation. Comme le souligne Jean Céard, le «commentateur, tel que le conçoit Budé, n'expose pas des résultats; il cherche, pour ainsi dire, devant son lecteur et en sa compagnie»¹⁷. C'est donc une manière interrogative qui se déploie ici et là, malgré la force assertive de l'écriture et la sidération subie par le lecteur. Ou, pour emprunter les mots de Montaigne, c'est «une forme d'écrire douteuse en substance» qui obéit à «un dessein enquerant plutôt qu'instruisant»¹⁸.

Troisième contact entre l'encyclopédisme renaissant et les *Petits traités*: la préférence accordée à un encyclopédisme de l'unité plutôt qu'à un encyclopédisme de la totalité. On réduit souvent à tort l'encyclopédie au souci de totaliser les savoirs, alors que c'est là une ambition récente, incarnée notamment par l'*Aufklärung* et les Lumières, soucieux de rassembler et de systématiser l'ensemble des connaissances. Le geste renaissant procédait volontiers à rebours, en revendiquant non pas l'exhaustivité des savoirs mais leur indivision, comme Guillaume Budé à travers la figure de la ronde des Muses dans *De studio literarum*: «Leur danse, écrit-il, et l'espèce de ronde qu'elles forment en se passant une corde de main en main signifient avant tout et représentent manifestement l'harmonie des sciences et la parenté de leurs études. On estime même qu'une ou deux d'entre elles, isolées des autres, étaient infirmes, privées de leurs nécessaires appuis»¹⁹. Ce qui marque cette unité du savoir, c'est en effet la convergence des savoirs vers l'efficace intime. L'encyclopédie relève selon lui davantage de la teneur subjective d'un exercice spirituel que de l'ambition objective d'exposition doctorale²⁰. Pascal Quignard écrit les *Petits traités* à un moment où la somme des connaissances excède de toutes parts la pratique du livre, où les champs disciplinaires s'approfondissent et se cloisonnent dans une spécialisation accrue; à l'heure du numérique, les *Petits traités* nouent un autre rapport entre le livre et les savoirs que la recherche d'une totalité des connaissances ou d'un savoir absolu²¹: «Le livre n'est même plus à même d'inventorier et de totaliser les savoirs. Même, le livre n'est plus capable de totaliser la totalité des livres»²². En rupture de totalité, l'écrivain revendique l'unité organique des savoirs, lesquels prennent place dans un cheminement existentiel défini dans *Vie secrète*:

(17) *Ibid.*, p. 166.

(18) *Essais*, II, 13: *Apologie de Raimond Sebond*.

(19) G. BUDÉ, *L'étude des lettres*, trad. M.-M. de La Garanderie, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 50.

(20) «Dans cette perspective, l'encyclopédie ne désigne pas une folle prolifération de connaissances accompagnée d'une non moins folle ambition de totalisation, mais un savoir suffisamment complet pour que l'homme ne renonce à rien de sa faculté de raison, et suffisamment général pour que soit évité l'enfermement de la spécialisation. [...] L'encyclopédie humaniste renvoie donc moins à la forme d'un savoir qu'à la conscience morale qui règle la volonté de savoir: le véritable encyclopédiste n'est pas le savant universel, mais le sage, qui met la raison dans la science en l'ordonnant à son propre perfectionnement intérieur»: J.-M. CHATELAIN, *Du Parnasse à l'Amérique: l'imaginaire de l'encyclopédie à la Renaissance et à l'Âge classique*, in R. Schaer (dir.), *op. cit.*, pp. 156-157.

(21) «Il n'y a pas de savoir absolu puisqu'une énergie qui est indéfinie préside au développement de la pensée»: P. QUIGNARD, *Petits traités I*, Paris, Gallimard, 1997, «Folio», p. 562; «Car le "tout" est l'illusion. [...] Nous avons toujours "tout" perdu. Nous avons "tout" à perdre»: *ibid.*, p. 217.

(22) *Ibid.*, p. 373.

Je cherche à écrire un livre où je songe en lisant.

J'ai admiré de façon absolue ce que Montaigne, Rousseau, Stendhal, Bataille ont tenté. Ils mêlaient la pensée, la vie, la fiction, le savoir comme s'il s'agissait d'un seul corps.

Les cinq doigts d'une main saisissaient quelque chose²³.

Il y a là un souci de maîtrise des savoirs, de pouvoir les tenir au creux de la main, de s'en servir comme d'un outil ou d'un poignard. Ce souci va de pair avec une attention sensible au petit et une phénoménologie du détail. Les traités vouent une prédilection, comme on sait, à la notation ponctuelle, l'écriture fragmentaire et la minutie érudite. C'est là même une préférence sensible, car l'écrivain privilégie tout ce qui se tient au creux de la main ou s'enfouit au fond d'une poche: contre les panoramas des Lumières, Pascal Quignard préfère ce que l'on porte avec soi, à la manière du manuel stoïcien, dans un geste conjoint de maîtrise – le souci d'autonomie – et de déprise – la capacité à trancher les liens.

Il y a donc convergence des savoirs plus qu'enchaînement logique, selon la règle objective d'un système ou d'une argumentation suivie. Entre confrontation et glissement, il ne s'agit pas de dessiner un système cohérent des savoirs, mais de jouir du choc des champs disciplinaires et de la traîne suggestive des analogies, comme lorsque l'écrivain superpose le bilatéralisme du codex à la symétrie des vertébrés, pour aboutir à la formule saisissante: «le codex une fois ouvert: l'arête d'un poisson mise à nu»²⁴. Cette convergence des savoirs est à l'œuvre dans les poèmes de Guy Le Fèvre de La Boderie auquel Pascal Quignard consacre un traité. Ces cycles de poèmes sont marqués par un tropisme de l'antérieur, par un «processus de retour vers l'origine»²⁵ selon la très juste formule de Rosanna Gorris. Le poème traverse le multiple pour recouvrer cette origine, il embrasse une multitude de connaissances pour cerner une mystérieuse unité, mais cette échappée originelle, ce «point centrique» pour reprendre le mot du poète, reste inaccessible. Il n'en va pas autrement dans les *Petits traités*: des savoirs multiples – archéologie, zoologie, anthropologie – sont traversés pour s'approcher d'une origine qui se dérobe toujours et pour dire la force d'attraction de cette «pression originelle», selon le mot de Bruno Blanckeman²⁶. Mais c'est une origine qui se soustrait en permanence, dans le préhumain et dans l'absence de langage: l'écriture tente de donner à sentir ou pressentir cette origine dont on ne peut avoir de mémoire et maintient au sein du langage cette part de non-langage. Les savoirs les plus divers sont donc constamment mobilisés selon une logique inductive et une dynamique à rebours pour cerner cette fascination de l'antérieur ou cette loi régressive des êtres et des civilisations.

Dernier lieu de friction enfin, pour rappeler que pour un homme de la Renaissance, l'encyclopédisme n'a pas pour ambition l'accumulation vaine des savoirs et la saturation des champs de la connaissance: les savoirs sont sollicités comme outils dans un parcours de recherche, ils sont un biais dans une investigation plus intime. Il s'agit pour les écrivains de la Renaissance moins d'acquérir un savoir qu'une sagesse. C'est cette idée forte que Jean Céard retrouve chez Budé, «qui oppose la sagesse et le savoir. La sagesse est le fruit, toujours imparfait de cette quête dont le moteur est le projet encyclopédique, le savoir n'en est que le moyen»²⁷. C'est là cer-

(23) P. QUIGNARD, *Vie secrète*, Paris, Gallimard, 1998, p. 286.

(24) P. QUIGNARD, *Petits traités I* cit., p. 365.

(25) R. GORRIS, *Le Fèvre et la notion de mélange*, in *Poésie encyclopédique et kabbale chrétienne: onze études sur Guy Le Fèvre de La Boderie*, F. Roudaut (dir.), Paris, Champion, 1999, p. 194.

(26) B. BLANCKEMAN, *op. cit.*, p. 183.

(27) J. CÉARD, *op. cit.*, p. 164.

tainement une des composantes intimes de l'expérience de pensée que mène Pascal Quignard dans ses *Petits traités* et qu'il a prolongée depuis dans *Dernier royaume*: la traversée des connaissances conduit moins à un tour systématique des savoirs qu'à une révolution intérieure. Tel est le sens que donne Nathalie Piégay-Gros aux scènes de lecture et de petites béatitudes qui scandent l'œuvre: ce sont des déchirures dans le cours du temps, des résurgences anachroniques qui font la part belle à l'expérience d'un dessaisissement et d'une libération des assujettissements. Un oubli de soi, mais un oubli heureux où le sujet s'évanouit dans la notation ténue²⁸. Ces extases lettrées ne servent pas selon la critique la connaissance mais la sagesse: elles suspendent le temps et exorcisent fugitivement la mort, dans le moment même de la lecture.

Faut-il faire de Pascal Quignard un encyclopédiste renaissant? Tel n'est pas mon propos: je voulais à partir de quelques échos et de convergences décadrer le portrait de l'écrivain, et ajouter une silhouette supplémentaire au kaléidoscope de ses identités: à l'écrivain janséniste, postmoderne et japonais, au lecteur de Blanchot et de Des Forêts, je voulais ajouter la figure d'un écrivain renaissant, pour souligner l'importance dans sa pratique esthétique de ce moment de l'histoire lettrée où sont bouleversés le rapport au livre et la fréquentation des antiques. Relire les *Petits traités* au prisme de la Renaissance, c'est les détacher de l'austère référence liminaire à Pierre Nicole qui est tout à la fois un intercesseur stylistique et un patron formel – «J'en recopiais le format»²⁹. Et cela pour être sensible à la riche bibliothèque renaissante sollicitée ainsi qu'aux échos qui se jouent entre deux époques charnières dans l'histoire du livre et les pratiques de lecture: développement de l'imprimerie d'une part et révolution numérique de l'autre. L'on croise en effet au fil des *Petits traités* Guillaume Budé, l'amateur de langues mortes, avec l'évocation de son *De Philologia* ou *De venatione*, Maurice Scève³⁰, Jacques Amyot³¹, Étienne Dolet³², Du Bellay à qui le traité XXXII est consacré, Jacques Peletier du Mans, Ronsard³³, Robert Estienne³⁴ ou Jérôme Fracastor, sans oublier Clément Marot et la tradition des blasons dans le traité XLV ainsi que les très nombreux libraires et imprimeurs de la Renaissance.

Relire les *Petits traités* au prisme de l'encyclopédisme renaissant, c'est surtout se rendre sensible au geste même de la Renaissance, qui est certainement un emblème de l'œuvre de Pascal Quignard: cette attention aux résurgences secrètes du passé, cette entreprise de résurrection des œuvres oubliées, ce goût pour tout ce qui revient et refleurit. Car il s'agit moins d'un goût pour les langues défuntes et les fantômes, que pour les revenants et le désir d'une réversibilité du temps: au temps linéaire de l'historiographie moderne, il rêve d'un temps cyclique, qui s'encercle et s'enroule. Comme le notait Philippe Bonnefis, c'est «un univers qui veut systématiquement tout ignorer des lois de l'évolution et où le temps en conséquence est pour ainsi dire uniformément réversible»³⁵. Les *Petits traités* font de la lecture et de l'expérience concrète du livre l'espace de cette renaissance, de cette résurgence

(28) Voir N. PIÉGAY-GROS, *op. cit.*, pp. 187-188; voir aussi D. RABATÉ, *op. cit.*, pp. 84-89.

(29) P. QUIGNARD, *Petits traités I cit.*, p. 18.

(30) *Ibid.*, p. 258.

(31) P. QUIGNARD, *Petits traités II cit.*, p. 145.

(32) P. QUIGNARD, *Petits traités I cit.*, p. 413.

(33) *Ibid.*, p. 237.

(34) *Ibid.*, p. 389.

(35) PH. BONNEFIS, *Pascal Quignard. Son nom seul*, Paris, Galilée, 2001, p. 97.

anachronique du mort: «Étrange manducation, étrange transmigration, étrange métempsycose. On dit que la lecture, comme l'inconscient, ne connaît pas le temps. Les Renaissants sous Assourbanipal, les Renaissants sous Charlemagne, les Renaissants sous Jules II ou sous François I^{er}, de quelle naissance au juste prétendaient-ils être les renaissants?»³⁶. C'est sur cette figure d'un écrivain de la Renaissance et du renaissant que je voudrais conclure, non sans ajouter qu'il sollicite cette pensée renaissante en la vidant de ses atours humanistes, pour saisir des rémanences et des résurgences en deçà de l'homme, pour capter des anachronismes et des revenances animales. Un écrivain renaissant sans doute, mais antéhumaniste plus qu'antihumaniste.

LAURENT DEMANZE
ENS de Lyon

(36) P. QUIGNARD, *Petits traités II* cit., pp. 492-493.